**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 37 (1899)
**Heft:** 31

**Artikel:** Les fraises
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-197673

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

tête; ses joues se colorèrent; son œil étincela comme un tison ardent. Elle attira à elle Rose, et la pressa sur son sein. Rose, après s'être dégagée des bras de Marie, se laissa tomber sur le banc, en essuyant une larme. Pour Marie, elle se leva fièrement; son regard était calme; elle dit:

— Allons rejoindre nos compagnes.

Les deux amies, en se tenant par la taille, se mêlèrent aux jeunes filles, qui, malgré la guerre, continuaient à soigner les troupeaux, seule richesse du pays.

Le lendemain, 9 septembre 1798, le soleil se leva doux et serein sur les monts. L'herbe des pacages était humide et luisante. Une brise fraîche agitait mollement les noyers de Stanz. A l'aube du jour, on avait bien ouï résonner le tambour sur tous les points occupés par l'ennemi; on avait bien vu les Français demeurer à leurs postes; les uns derrière les batteries, les autres disposés en colonnes profondes dans les gorges des montagnes. Mais, comme le ciel était si pur et la nature si belle, personne ne s'était imaginé que ce jour-là pût être autre chose qu'un jour de paix et d'allégresse. Les montagnards avaient même repris leur gaîté, les rues de Stanz leur mouvement.

De bruyants éclats de joie sortaient surtout d'une maison située sur la place. Là, dans une chambre dont les croisées étaient ornées de guirlandes, se pressaient plusieurs jeunes filles autour d'une de leurs compagnes, qu'elles s'occupaient à parer. L'une lui tressait ses cheveux blonds; une seconde lui laçait son corset; une troisième, en souriant, lui serrait délicatement sa jambe gracieuse avec une jarretière brodée; et toutes riaient, causaient et, par force, tenaient close la porte, en dehors de laquelle on entendait crier: La mariée! la mariée!

Sa toilette enfin terminée, la mariée se leva: elle était pâle; seulement parfois une légère rougeur, qui colorait sa peau transparente, annonçait qu'au dedans d'elle, son âme n'était point paisible. Appuyée sur ses amies de noce, elle sortit; son fiancé s'offrit d'abord à elle, la figure rayonnante de bonheur; elle lui tendit la main.

— Bonjour, Georges... Elle ajouta plus bas: Tout est tranquille dans la vallée?

Ces paroles rappelèrent le jeune hemme à de tristes idées, sa figure devint grave, il regarda un instant sa belle fiancée et répondit:

— Marie, vous semblez malade... Vous avez pleuré cette nuit.

— Pleuré sur mon pays... soupira la jeune fille.

En ce moment, les cloches de l'église commencèrent à sonner. Le cortège nuptial quitta la maison, précédé d'un joyeux ménétrier.

Georges, tout en aidant la démarche inégale de sa compagne, lui disait:

— Les Français sont découragés..... sûrement ils nous quitteront dans quelque temps. Nous demeurerons libres de vivre comme vivaient nos pères. Combien alors il y aura, pour nous deux, de félicité dans notre petite chaumière! En parlant ainsi, Georges serra contre sa poitrine le bras tremblant de Marie; celle-ci, tournant vers lui des yeux remplis de mélancolie, allait lui répondre quand une sourde détonation, dont retentirent les échos lointains, lui coupa la parole. La noce s'arrêta pour examiner un globe de fumée qui s'élevait lentement du côté du lac. Après quelques minutes d'hésitation, tout continuant à garder le silence, le cortège se remit en marche. Les dalles du temple étaient jonchées de feuillage; l'orgue faisait entendre une pieuse mélodie; le prêtre, revêtu de sa robe sainte, attendait déjà, debout devant le grand autel. Les parents et les amis se rangèrent à droite et à gauche; les fiancés s'avancèrent vers deux coussins placés à l'entrée du chœur. Georges, le premier, inclina le genou; Marie se mettait en devoir de l'imiter, lorsque soudain ses traits s'altérèrent; elle s'écria en prêtant l'oreille:

— Ecoutez.....

C'était en effet une vive crépitation, semblable à celle que produit la grêle en tombant sur le toit d'une maison. Un roulement saccadé s'y mêlait, et ne laissait plus de doute sur ce qui pouvait en être la cause.

— Les Français nous attaquent, interrompit Georges en s'élançant vers la porte, suivi de tous les hommes qui se trouvaient présents.

Un quart d'heure s'écoula. Les femmes, restées dans l'église, effrayées, erraient dans le parvis, lorsqu'un cri déchirant attira leur attention. C'était Marie; elle était montée au sommet du clocher, pour observer de là le pays, et maintenant en redescendait, égarée comme une folle, en criant:

— Aux armes !... Les rives du lac sont forcées... Les Français sont débarqués... Stanzstad est en feu... aux armes!

Elle allait quitter le temple; mais elle fut arrêtée par Georges, qui, les habits en désordre, la figure ensanglantée et un sabre rompu à la main, lui jeta un bras autour du corps, en murmurant d'une voix sourde:

— Ce soir, la tombe... au lieu du lit nuptial. Avant de mourir j'ai voulu te dire adieu... Puis soudain, comme si une pensée lui eût traversé l'esprit, ramenant sa fiancée à travers la nef, il la fit agenouiller avec lui sur les coussins. Le prêtre, durant cette alarme, incliné vers le crucifix de l'autel, était demeuré immobile, les mains jointes, les yeux fermés, priant Dieu pour le salut de ses compatriotes. La voix de Georges l'arracha de son pieux recueillement.

— Bon père... continue l'ouvrage que tu as commencé.

Le vieillard, ayant regardé les deux jeunes gens, comprit leur désir, et commença aussitôt à réciter sur eux les paroles sacramentales.

La fusillade pourtant s'approchait toujours plus. Les cris terribles de: *Aux armes!* se mêlant à ceux de: *Au feu!* annonçaient que déjà Stanz était envahi. On entendit, dans la rue, rouler précipitamment une pièce d'artillerie, qui s'arrêta justement près du portail de l'église.

Le premier coup de canon ébranla les murailles de l'édifice sacré; les femmes firent entendre une exclamation perçante; le prêtre, conservant son front serein, étendit ses mains au-dessus des deux fiancés en prononçant solennellement ces paroles: Je vous unis à jamais... soyez époux.

Une violente décharge de fusils, presque sous les croisées, répondit aux détonations du canon. Plusieurs vitraux furent brisés; quelques balles vinrent, en sifflant, effleurer les colonnes de marbre du chœur.

Les deux époux, en se relevant, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon Dieu, je te remercie... En comparaison de la félicité dont tu viens d'inonder notre âme, que peut être la mort... sinon le passage d'une vie heureuse à une vie plus heureuse... Bon père, partagez notre joie.

En parlant ainsi, Marie se dégage des bras de Georges, et s'avance vers le prêtre. Le corps mi-penché sur l'autel, il semble être retombé dans ses prières; voyant qu'il ne répond pas, elle le tire par sa robe; son corps reste raide; elle lui soulève la tête; cette tête est pure et calme, mais pâle et sans mouvement; elle déchire le voile blanc qui couvre la poitrine du vieillard; dans cette poitrine il y a un large trou, d'où coule à flots le sang... une balle française a donné à cette place. Le prêtre est mort... En cet instant, des soldats, qui débouchèrent dans l'église par une porte dérobée de la sacristie, annoncèrent que l'ennemi gagnait du terrain. Un montagnard entra avec eux; son front, couvert de sueur, montrait qu'il venait de faire une course rapide; d'une voix essoufflée, il s'adressa à l'officier du peloton:

— Capitaine... donnez-nous du monde... Les Français nous attaquent du côté de Sarnen... Nos gens se défendent vivement dans la chapelle de Saint-Jacques... Mais celle de Winkelried est dégarnie, cependant c'est un poste important. Envoyez-y des soldats...

L'officier, tout en commandant à sa troupe d'apprêter les armes, fit signe que lui-même, pour défendre Stanz, n'avait pas déjà trop de monde. Marie avait écouté attentivement le montagnard; elle s'approcha et lui demanda avec anxiété:

— La chapelle de Winkelried contient-elle des munitions?

— Un dépôt d'armes et de poudre y a été établi ces jours derniers. Il n'y manque que des hommes.

— Nous deviendrons des hommes !... En disant cela, Marie se tourna vers les jeunes filles qui l'entouraient; électrisées par sa voix, elles crièrent spontanément:

— Marchons !... marchons !...

Une explosion, d'autant plus violente que le retentissement en avait été comprimé par les voûtes, indiqua que l'action venait de s'engager dans l'église.

Marie, achevant de reprendre courage, se précipita au cou de Georges.

— Adieu... Nous nous reverrons au ciel... Adieu, mon bien-aimé.

Georges, dont le cœur était violemment oppressé, ne répondit rien, mais imprima ses lèvres enflammées sur celles de son épouse...

Une seconde explosion, que produisit le peloton en reculant de quelques pas, enveloppa les deux malheureux mariés dans des flocons d'une vapeur si noire, qu'ils y restèrent cachés plusieurs minutes.

La grande porte était ouverte; les Français, parvenus à s'emparer du canon qui y était placé, en tournaient maintenant la bouche fatale sur ceux que tout à l'heure elle défendait. Mais la résistance n'en continuait pas moins. Il en était de même dans le reste du bourg: on se battait dans les rues, dans les maisons, dans tous les endroits où il se trouvait un homme libre à opposer à un oppresseur. Toutes les cloches étaient en branle, depuis celles du gros clocher de Stanz, jusqu'à celle du moindre hermitage, dans les monts.

Les vociférations des combattants, le bruit du tambour, le son du tocsin, le roulement du canon, tout cela formait un mélange, à la fois des plus horribles et des plus sublimes.

*(La fin au prochain numéro.)*

## Les fraises.

Les fraises, ce fruit charmant, qu'on a tant de plaisir à cueillir au sein des jolies touffes de feuilles aux bords découpés, où elles mûrissent; ou bien à picorer sur la lisière des bois, ornent, depuis longtemps déjà, d'un rose tendre, les éventaires de nos marchés.

Eh bien, ces gentilles fraises, qui font les délices de nos desserts, qui ont un arôme si fin, si séduisant, jouent cependant de méchants petits tours à ceux qui se figurent qu'aucune précaution n'est à prendre alors qu'on s'en est copieusement régalé.

Ainsi, chacun sait, n'est-ce pas, qu'il n'est rien de plus indigeste qu'une chope de bière sur des fraises. Quelques estomacs — vrais estomacs d'autruche — commettent néanmoins cette imprudence; plusieurs en réchappent, il est vrai, mais plusieurs le paient cruellement. On cite même de nombreux cas dont le dénouement a été fatal.

Les fraises prises avec la crême fouettée constituent un dessert des plus exquis; il faut réellement une certaine dose de volonté pour n'en user qu'avec prudence. Un médecin de Lausanne, qui adore ce dessert et qui, comme un simple mortel, a infiniment de peine à résister à la tentation de s'en servir abondamment, succomba un beau jour à la tentation. Aussi bien, au bout d'une heure ou deux, fut-il atteint d'une indigestion des plus douloureuses. « Jamais, nous disait-il, je n'ai été pareillement angoissé, pareillement malade... C'est bon pour une fois !... »

Donc, quand nous usons de ce fruit délicieux, laissons-le digérer complètement en compagnie de mets qui lui agréent, et ne l'associons pas à ceux contre lesquels il se révolte si violemment, presque huit fois sur dix.

Mais il n'y a pas que les fraises qui présentent ces inconvenients lorsqu'elles sont prises peu de temps avant la bière; les cerises en font de même, et nous pourrions citer à l'appui plusieurs indispositions très graves.

* * *

Ces quelques réflexions nous donnent l'occasion de reproduire ici quelques détails fort intéressants, relatifs au commerce des fraises en France, empruntés au *Petit Parisien:*

En janvier déjà, on peut voir dans les vitrines des grands marchands de primeurs quelques spécimens précoces, miracles de la culture intensive. Mais ces fraises-là sont des phénomènes, de vrais monstres, produits artificiels de l'industrie plus que de la nature. Vendues jusqu'à 50 c. pièce, elles ne peuvent prendre place que sur la table des riches.

La vraie fraise, la fraise de printemps est autrement démocratique. Elle pousse en plein air, à la différence des fraises de primeurs qu'on cultive en

pot. Son prix ne tarde pas à être accessible aux petites bourses.

* * *

Il suffit d'un tour dans la banlieue de Paris pour avoir une idée de l'importance et de la valeur de cette culture des fraises de plein air, dont une partie seulement prend la direction des Halles et dont l'autre est dirigée sur l'étranger, et spécialement sur l'Angleterre.

Pour ces dernières fraises qui ont à supporter un assez long voyage, certaines précautions sont nécessaires : on ne choisit d'abord que les plus belles et les plus fraîches et l'on fait même ensorte que la main ne les touche pas. Coupées au sécateur, elles sont saisies par la tige et disposées en ordre régulier dans de coquets petits paniers qu'on ferme aussitôt et qui ne seront ouverts que sur les tables où on les servira.

Ce commerce de fraises, tant d'exportation que de consommation locale, est d'un revenu considérable. Pour se rendre compte d'une exploitation dont l'importance vaille d'être rapprochée des grandes exploitations de Seine-et-Oise et de la Seine, il faut aller à Plougastel, sur le versant des gracieuses collines qui encadrent la rade de Brest. Ces coteaux sont tout entiers sous fraises. Une partie s'en exporte sur Paris et les villes de l'intérieur, mais la plus grande quantité prend la direction de l'Angleterre.

Vu le développement considérable que prenait chaque année l'exportation des fraises, les expéditeurs de Plougastel, syndiqués depuis 1857, décidèrent d'affrêter des navires spéciaux pour le transport de leurs produits. Le *Résolute* fut le premier navire de ce genre qui fit le service entre Plymouth et Plougastel. Et il y a aujourd'hui deux vapeurs fraisiers qui font de mai à juin la navette entre la rade de Brest et l'Angleterre et transportent bon an mal an 300,000 paniers représentant plus de 600,000 kilos. Les espèces expédiées sont surtout la fraise du Chili, qui atteint quelquefois des dimensions considérables.

Les fraises de primeur et de plein air sont aussi très recherchées en Russie. Ce sont alors les départements méridionaux principalement qui s'occupent de cette exportation.

### Un joueur.

Un Anglais, passant la saison des bains à Wiesbaden ou à Hombourg, y avait largement cultivé la roulette et le trente-et-quarante. La rouge l'avait dépouillé, la noire dévalisé. Il alla philosophiquement trouver le directeur du Casino et lui tint à peu près ce langage :

— Je suis un Anglais de distinction ; j'ai perdu tout l'argent que j'avais, plus celui que je dois ; veuillez me fournir une centaine de louis pour régler mes comptes et regagner mon pays, sinon vous me réduirez à la dure nécessité de me pendre.

De tels discours sont familiers aux oreilles d'un directeur.

— J'en suis fâché, monsieur, répondit celui-ci, mais on a souvent failli se pendre cette année, et je n'ai plus de monnaie pour ces sortes d'accidents.

— A demain donc, monsieur, vous me trouverez mort dans le bosquet des pendus.

Le jour s'éteignit, la nuit s'écoula. On n'avait pas revu l'Anglais.

Le lendemain, le directeur se gratta le front.

— Diable d'homme ! se dit-il : si par hasard il allait mettre son projet à exécution ! Ces Anglais sont capables de tout !... Quel tapage dans les journaux si on le trouve mort ! Quel préjudice porté à ma maison de jeux !

Sur ce, il sonne, et remettant deux rouleaux de cinquante louis à l'un de ses employés :

— Vous allez vous mettre à la recherche de sir W.... Si vous le rencontrez à la promenade, présentez-lui mes compliments et vingt louis, et qu'il parte soudain. Si, au contraire, vous le trouvez accroché à l'un des arbres du bosquet des pendus, — vous savez, le deuxième bosquet à main droite, en partant de la pièce d'eau, — glissez dans sa poche les deux rouleaux que voici. Il ne faut pas qu'on suppose un instant qu'il s'est suicidé parce qu'il avait tout perdu.... Allez !

En ce moment, l'aurore aux doigts de roses entr'ouvrait les portes de l'Orient. L'employé se précipite et cherche.

Point d'Anglais autour des kiosques, où la musique prédisposait les âmes tendres aux douceurs de la rêverie ; point d'Anglais auprès de l'une de ces tables où l'appétit matinal des consciences paisibles aimait à se réconforter. Point d'Anglais non plus sous l'ombrage des jardins semés de roses.

L'employé inquiet court vers le bosquet des pendus.

A l'ombre d'un chêne et suspendu à trois pieds du gazon, il voit un corps immobile qui traçait une silhouette noire sur le fond vert du paysage.

— Quel entêté ! murmura-t-il. Et subitement, l'œil au guet, l'oreille tendue, il glisse dans les poches du cadavre deux rouleaux de cinquante louis et se sauve avec précipitation.

L'Anglais ouvre un œil, le pendu dénoue la corde qui le retient aux branches du chêne, le mort boutonne ses poches et le cadavre se met à courir.

Une heure après, il avait changé de toilette, et frais, souriant, les mains pleines d'or, il attaquait le tapis vert.

La semaine n'était pas terminée qu'il avait gagné quatre cent mille francs. Par exemple, il avait envoyé sa carte accompagnée de deux rouleaux semblables à ceux qu'il avait reçus au directeur du Casino.

Sur sa carte il avait écrit ces quelques mots : « Un bienfait n'est jamais perdu. » Et plus bas, les trois lettres sacramentelles : P. P. C. (pour prendre congé).

— Eh ! eh ! dit quelqu'un à qui l'on racontait cette histoire, à ce prix-là, moi aussi, je voudrais bien être mort un peu !

**Rochers de Naye.** — Le panorama grandiose dont on jouit de cette sommité est de plus en plus apprécié. La facilité qu'on a maintenant de s'y rendre, soit à pied, soit par le *Territet-Glion-Naye*, y attire d'innombrables promeneurs et touristes. Il n'y en avait pas moins de mille l'autre dimanche. On y remarquait entre autres deux sociétés de musique qui ont donné dans ces hautes régions et en face du grand spectacle de la nature alpestre, un charmant concert. On voyait, avec une grande netteté, les Alpes bernoises, la ville de Neuchâtel, la chaîne du Jura, les Alpes de Savoie, la Jungfrau, etc. C'était une véritable fête pour les oreilles et pour les yeux.

**Le costume de dames le plus pratique pour la bicyclette,** nous dit Paulette, du *Genevois*, celui qui flatte le plus la silhouette féminine est une sorte de jupe culotte de zouave ; elle ne comporte point de jupe proprement dite, mais un ample pantalon aussi large qu'une jupe, descendant jusqu'à mi-jambe, serré au bas par une jarretière intérieure en caoutchouc, comme les culottes des petits garçons, ou bien froncé sur une jarretière de drap boutonné sur le côté, à la façon des culottes que portent les hommes pour monter à cheval.

Quelquefois une guêtre, une jambière rejoint le pantalon au soulier anglais en cuir souple, à talon plat; cet arrangement est un des plus jolis, mais on peut aussi à la rigueur laisser voir le bas écossais, puisque le pantalon bouffant tombe assez bas pour que l'on soit ainsi tout à fait convenable. La jupe demi-longue, froncée ou plissée, portée sur une culotte courte, ne peut inspirer la même sécurité que le pantalon de zouave, même si on la fait descendre jusqu'à la cheville.

Le pantalon bouffant est beaucoup plus agréable à porter puisqu'il suffit à lui seul et remplace à la fois la jupe et la culotte. Comme corsage c'est toujours la chemisette de batiste à col rabattu empesé, soit le corsage à trois plis, soit la blouse de chasse avec basques et nombreuses poches.

### Nostalgie de canicules.

Il est si doux de paresser
Sur l'herbe verte ;
De sentir le vent caresser
Frais et alerte,
La cime altière des sapins
Et des grands pins.

Mais, hélas ! ils sont tout là-bas,
Loin de nos routes,
Les fiers sapins tendant les bras,
Qui, sous leurs voûtes,
Nous offrent un nid pour rêver
Et s'étirer.

On les voit tout là-haut, là-haut,
Sur la montagne,
Tandis qu'ici le ciel est chaud,
Comme en Toscagne,
Aussi je crois que pour finir
Je vais dormir.

24 août 1898. JULES REGARD.

Cette petite poésie, qui est charmante, serait irréprochable dans sa forme si l'auteur se donnait la peine de faire disparaître le hiatus qu'on remarque au quatrième vers. *(Réd.)*

### Oui ou non ?

Deux fiancés, deux campagnards, se présentent, pour être mariés, devant l'officier de l'état civil d'un arrondissement du nord du canton.

Après les premières formalités, l'officier lit la formule consacrée : « ... Acceptez-vous pour femme..., etc. ? » Puis, se tournant vers le fiancé, il attend sa réponse.

Celui-ci, d'un air bonhomme : « Je ne dis pas non !... »

— Il me faut une réponse plus catégorique, reprend alors l'officier civil.

— Comme vous le voyez, mossieu,... je ne dis pas non, réplique avec calme le fiancé.

Impatienté et oubliant la dignité de sa charge — la chose est permise — le représentant de la loi se fâche :

« M'enlève si je vous marie ! Encore une fois, est-ce oui ou est-ce non ? »

— Eh bien... c'est oui... mossieu... si ça peut vous faire plaisi !

**Confitures.** — Les confitures et marmelades doivent être recouvertes d'une feuille de papier trempée préalablement dans du cognac pur; puis on attache autour de l'ouverture une feuille de fort papier ou de parchemin. Cela s'applique à tous les fruits confits dans du sucre, ou dans du vinaigre, ou dans du sucre et du vinaigre.

* * *

**Concombres à la crème.** — Epluchez et videz les concombres. Coupez-les en dés ; faites blanchir à l'eau de sel et égoutter après les avoir passés à l'eau de sel. Mettez-les ensuite dans une sauce faite avec du beurre, un peu de farine et de la crème fraîche. Ayez soin que la sauce n'atteigne pas l'ébullition.

### Boutades.

En correctionnelle.

Le Tribunal vient de condamner à un an de prison un jeune gredin déjà récidiviste.

Celui-ci d'un ton de doux reproche :

— C'est pas gentil, mon président... Vous allez me faire rater l'ouverture de l'Exposition !

— Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet ?

— C'est moi, maman.

— Et pourquoi cela ?

— Tu avais recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet ; hier, elle l'a oublié, alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.

L. MONNET.

*Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.*